

TOUS ÉGAUX !



DOSSIER RÉALISÉ PAR :
 DIDIER BERTHOLY, PASCAL BRETTE, SOPHIE MAURIÈRE, HENRI LACOMBE,
 PHILIPPE VAN ASSCHE, VIOLAINE BROSSARD, PAULINE STROESSER ET PLUTON 427

Crise de la démocratie, crise du modèle représentatif, désir (pas si répandu, reconnaissons-le) de participation. Bon. Et dans les entreprises, dans les associations, qu'est devenue la belle idée d'autogestion ? Le dossier qui suit soulève sans doute plus de questions qu'il ne donne de réponses. Car l'autogestion, n'est-ce pas chaque jour (re)mettre en question, inventer ? Au Battement d'ailes, à Cornil, non seulement on pense l'autogestion, mais on la met en pratique au quotidien.

AUX VIEILLES LUNES, L'AUTOGESTION ?

Pourquoi l'autogestion puisque la gestion, de gestus : porter volontairement sur soi, suffirait à affirmer la volonté de prendre en charge ? D'aucuns prétendent que tout le monde n'a pas cette volonté, ce qui n'est pas contestable. Laisser d'autres gérer, jusqu'à son propre quotidien, semble une évidence sur tous les continents pour une majorité de nos congénères. Il en va de l'ordre du monde. Gérer, c'est décider, donc imposer des choix et soumettre les autres à ces choix. Laissons la tyrannie, point ultime de l'arbitraire de l'exercice du pouvoir¹, pour rester dans le champ de la rationalité où, dans la majorité des sociétés contemporaines, se pensent l'ordre et son corollaire, l'organisation hiérarchique.

Nous n'aurions donc rien inventé de plus efficace pour prévenir l'anomie, autrement dit le chaos, que la hiérarchie. La hiérarchie s'appuie sur un présupposé : du chef au directeur (cela vaut aussi au féminin, bien sûr, et pour toute fonction hiérarchique), le supérieur disposerait plus que quiconque non seulement de compétences larges en lien avec l'activité de l'organisation, mais aussi des facultés d'organisation des groupes humains en conformité avec les objectifs fixés. La hiérarchie, dont on aurait tort d'éluider la dimension morale, relève d'un principe communément et universellement partagé. On ne peut que le constater. À tel point que, si l'on excepte les milieux artistiques (encore faudrait-il y regarder de plus près), toute rétivité à la hiérarchie présente des caractères de pathologie sociale, et peut-être même

mentale, pour le sens commun. Pour l'autorité, c'est une atteinte à la morale, c'est le germe de la sédition.

La hiérarchie et les rapports de subordination qu'elle suppose revêtiraient un caractère de nécessité. Que cette nécessité soit aussi largement admise, voire âprement argumentée, souvent au moyen de sophismes, y compris par celles et ceux qui subissent la subordination hiérarchique, voilà qui ne laisse pas d'étonner de prime abord. Face à cette évidence se dressent les partisans de l'autogestion, expression hétérodoxe du construire ensemble. L'autogestion est bien une réaction à l'universel. Il y a lieu de se montrer prudent à l'égard de tout ce qui est présenté comme universel². En pratique, pour ses adeptes, l'autogestion est une réponse émancipa-

trice face à la violence et à l'injustice qui se manifestent intrinsèquement à des degrés divers dans tout système hiérarchique. L'autogestion n'est pas synonyme de rejet de la discipline : comme le souligne Cornélius Castoriadis, « Une collectivité autogérée [est] une collectivité qui décide elle-même de sa discipline »³.

L'autogestion : une émergence flamboyante

La question démocratique est consubstantielle de l'autogestion. L'économique constitue l'enjeu central de l'expérience autogestionnaire dont la motivation première consiste dans la sortie de la règle du profit maximum pour une minorité d'individus. (suite en page 16)...

...(suite de la page 15)

L'objet est, dès lors, de tendre vers une démocratie appliquée non seulement à la production mais plus globalement à l'économie. Si l'on considère bien les choses, il s'agit de (re)placer l'économie au cœur du politique, autrement dit au cœur de la cité. Quel prétendant au pouvoir à l'étoffe nationale s'aventurerait aujourd'hui à concevoir un tel projet ?

Dans le sillage des idées de la fin des années 1960, en France, l'autogestion a un temps été brandi comme un étendard, le PSU de Michel Rocard s'en étant fait le plus bruyant porte-drapeau. Des sexagénaires aux nonagénaires, on se rappelle la spectaculaire mais éphémère expérience autogestionnaire des Lip des années 1970 et de leur rencontre avec les paysans du Larzac opposés à l'extension du camp militaire sur leurs terres aveyronnaises. Deux formes de lutte extrêmement populaires, parmi les derniers grands mouvements ouvriers et paysans emblématiques du siècle écoulé. Convergents à bien des égards, ces mouvements n'ont pourtant pas connu la même issue : alors que François Mitterrand, fraîchement élu, rayait d'un trait de plume les décrets relatifs à l'extension du camp militaire, les salariés Lip se sont très vite trouvés face à l'implacable réalité du marché. Le rêve autogestionnaire s'effondrait.

L'autogestion dans le marché

Animé par la recherche de profits, le modèle économique dominant fait du marché concurrentiel le facteur clé de la production, donc de l'organisation du travail. L'entreprise autogérée s'inscrit nécessairement dans cet environnement concurrentiel, en subit les courants, doit s'adapter comme toute autre entreprise et selon les mêmes modalités (politique de prix, politique marketing, logiques de filières, recherche et développement...).

Dans ce contexte, l'autogestion ne se heurte-t-elle pas, pour les travailleurs qui s'y engagent, à cette impossibilité de maîtriser les choix commerciaux ? Cette im-

possibilité peut-elle demeurer sans conséquence sur la pratique autogestionnaire au sein de l'entreprise : organisation collective du travail, modalités de production, choix de gestion ? Il faut donc évacuer d'emblée l'idée que l'autogestion revient à la maîtrise collective des principaux paramètres de production. Elle relève plutôt de l'exercice collectif et permanent de décisions sur les gains et les pertes (pas seulement financiers) fondées sur l'appréhension, elle aussi collective, d'un environnement plus ou moins stable. Ne pas confondre autogestion et autonomie.

Nous pouvons cependant faire l'hypothèse, c'est en tout cas l'un des arguments des partisans de l'autogestion, que les responsabilités équitablement partagées, risques compris, confèrent à l'entreprise autogérée une meilleure résilience.

Les entreprises qui évoluent dans un marché local (services de proximité) ou dans un marché de niche, généralement d'envergure modeste, semblent prédisposées à mieux maîtriser dans la durée les paramètres de leur environnement. Dans le cas d'entreprises autogérées, n'y a-t-il pas un rapport corrélatif inversé entre la taille de l'entreprise et la capacité de contrôle de ces paramètres ? Si oui, le facteur déterminant n'en serait-il pas les limites du « possible démocratique » ?

L'autogestion et le projet démocratique

S'il est un principe fondateur de l'autogestion, c'est bien celui de la décision collective. Voilà qui nous ramène inévitablement à l'importance numérique du groupe. Ni le partage des informations nécessaires à la vie de l'entreprise, ni le processus de décision ne pourront s'organiser de façon similaire entre un collectif de quelques individus et un autre de plusieurs centaines ou milliers de personnes. Ainsi la démocratie directe se confrontera tôt ou tard au nombre d'associés solidaires. Des formes représentatives sont à imaginer mais les travers de la représentativité sont à éviter, notamment l'installation durable dans les mandats. Mandats limités dans

le temps et tournants, conjugués à des consultations plénières périodiques offrent des pistes.

Mais l'organisation de règles, aussi démocratiques soient-elles, suffit-elle à insuffler le même appétit de participation chez tous les associés ? Le groupe autogéré doit faire avec une tension interne et permanente entre le désir partagé d'autogestion et les aspirations individuelles légitimes alors que l'individualisme semble n'avoir jamais été aussi prégnant qu'aujourd'hui. Il est à ce titre éclairant de constater, comme l'expliquent les sociologues Luc Boltanski et Ève Chiapello⁴, que l'aspiration autogestionnaire, combinée à celle de la réalisation de soi, est récupérée par les formes de management qui apparaissent dans les années 1980 : le trompe-l'œil de l'autonomie dans le travail masque l'injonction d'une productivité et d'une compétition accrues.

L'horizon démocratique de l'autogestion n'est pas pur azur : il faut faire avec l'investissement volontaire, inégal d'un individu à l'autre. Comme tout produit du projet démocratique, l'autogestion serait à concevoir plutôt comme processus, non comme état ou forme finie.

L'autogestion ne nous renvoie sûrement pas aux vieilles lunes. Mue par des aspirations démocratiques et des logiques rationnelles, elle trouve aujourd'hui des espaces où s'inventent des formes nouvelles de production, au sens le plus large. Le projet social qui s'y construit entend mettre en pratique d'autres conceptions de la production, de la consommation et, plus globalement, du rapport à l'autre, qui s'affranchissent des modèles dominants.

1 - À ce propos, lire et relire le lumineux Discours de la servitude volontaire d'Etienne DE LA BOÉTIE

2 - « L'universel est toujours l'universel de quelqu'un » écrit Barbara CASSIN, philologue et philosophe. *Eloge de la traduction*, Fayard, 2016.

3 - C. CASTORIADIS, *Le contenu du socialisme*, 10/18, 1979. On évitera la multiplication des citations de Castoriadis qui n'a pas toujours été, dans son éloge de l'autogestion contre la hiérarchie, d'une grande rigueur intellectuelle, recourant lui-même à certains arguments par trop simplistes, confinant même aux sophismes.

4 - Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme* (citée par Florian GULLI dans un article paru dans *Mouvements* n° 84, 2015, « Que faire de l'autogestion »)

L'AUTOGESTION au Battement d'ailes - déclaration d'intention¹

Le *Battement d'ailes* se revendique autogestionnaire. Bien qu'ayant un statut associatif, notre structure ressemble dans son fonctionnement, sa posture et son lien au territoire, à une entreprise coopérative d'intérêt général. Pour nous, l'autogestion est un principe non négociable. Il détermine nos modalités de relations, de travail et de prise de décision.

Concrètement, nous tâchons de supprimer toute distinction entre dirigeants et dirigés, nous prenons les décisions ensemble et de manière légitime, et personne ne s'approprie les richesses produites par le collectif (à part le savoir et le vécu bien entendu). Cette façon de « faire société » est un effort que nous jugeons nécessaire et qui rencontre nombre d'obstacles. Nous construisons ensemble dans la complexité du groupe, de l'individu et de la norme. Nous sommes les produits d'une société hiérarchisée et individualiste, nous en gardons les stigmates et prendre part à une initiative autogérée est d'abord une transgression de soi.

Notre rapport au pouvoir, au savoir, au conflit, à l'argent, à la communication... est sans cesse réinterrogé. Cette démarche nous engage en profond, entièrement et souvent au-delà de ce que nous pensions initialement ; mais chaque aboutissement est une satisfaction tant il aura fallu saisir la complexité de la situation pour aboutir ensemble. L'autogestion ne gomme pas les hiérarchies humaines : le charisme, les aptitudes, l'endurance, la volonté... La di-



versité des personnalités ne saurait être modifiée en un claquement de doigts. Et c'est tant mieux !

C'est par nos expériences passées de travailleurs subordonnés additionnées au constat des échecs de l'organisation sociale pyramidale (dans l'entreprise, au sein de la démocratie libérale, dans les réseaux associatifs...) que notre désir d'horizontalité s'est radicalisé. Nous souhaitons être maîtres de nos initiatives, de nos parcours et de nos

choix. Nous souhaitons être responsables de nos échecs et de nos réussites, nous souhaitons faire jeu égal avec nos contemporains et incarner un projet social qui paraît être le seul porteur d'espoir et de dignité pour tous. Si jamais nous ne parvenions pas à tenir la cadence de nos exigences, au moins nous aurons tenté, nous aurons grandi. Si une nouvelle République jaillissait un jour, bientôt, nous serions prêts à en être des acteurs sereins, aguerris.

1 - retrouvez-la sur le site : www.lebattementdailles.org

L'AUTOGESTION au Battement d'ailes - entretien

En ce dépressif mois de janvier, mon copain Henri et moi, on va boire un coup au *Rich'* afin de concocter un interview pour deux zozos du *Battement d'ailes* (BDL) : Violaine et Philou. Le but étant d'éclairer ce dossier sur les applications concrètes et locales de l'autogestion, afin d'en saisir un peu plus de substance.

Comment, personnellement, en êtes-vous venus à l'autogestion ?

Vio : J'ai toujours voulu faire des choses avec les gens mais je n'aime ni recevoir ni donner d'ordre. Lors de mon compagnonnage du réseau *REPAS*, une entreprise a raconté son histoire, et ça a fait écho avec des histoires que mes parents me racontaient sur des communautés de travail et/ou de vie. C'est à ce moment-là que le mot autogestion a été posé.

Phil : Je ne viens pas du tout d'un milieu alternatif. J'ai travaillé dans une structure, avec un directeur, un sous-directeur et des salariés qui exécutent des missions. J'arrive à un moment critique où le Conseil d'Administration (CA) licencie le directeur et où les salariés se retrouvent sur le même pied d'égalité. On a commencé à s'organiser collectivement, on a discuté, on a fait des concessions. C'est en le vivant que je me suis dit « *putain mais c'est bien en fait !* »

Ça ne vous fait pas peur de passer pour des anarchistes ?!

Phil : On passe pour des écolos, des « bouffeurs de graines ». À partir du moment où tu construis, qu'on voit que c'est organisé, que les espaces sont propres, les gens arrêtent de t'appeler anarchiste. Alors que l'autogestion correspond à l'objectif anarchiste de se libérer de la hiérarchie. C'est le mode organisationnel de l'anarchie.

Vio : Si tu mets anarchie et autogestion côte à côte, les gens ne comprennent pas. Dans leurs têtes l'autogestion ce serait « *on arrive et on fait ce qu'on veut* » mais ce n'est pas vrai. Notre fonctionnement autogestionnaire ce sont des règles, des codes et des outils, c'est hyper structuré.

Dans votre expérience au BDL, est-ce que l'autogestion c'est facile à vivre au quotidien ?

Vio : Ça dépend de ce à quoi tu le compares. C'est plus facile pour moi de venir ici que d'aller bosser à la vigne, parce que j'y trouve mon compte, même si c'est plus dur sur certains points, mais c'est plus difficile de venir là que d'être en vacances.

Phil : Au quotidien tu as forcément moins de pression qu'avec un chef derrière ton dos, où tu sens que les gens se toisent pour se situer par rapport à ces critères de rentabilité et de productivité. Il n'y a pas moins de boulot mais l'ambiance est bonne. Après elle pourrait être mauvaise pour des raisons personnelles, l'autogestion ne l'empêcherait pas.

Est-ce que ça implique une intimité différente avec les personnes avec qui tu travailles ? Est-on au-delà du simple collègue ?

Vio : Pour moi c'est sûr, ce qui fait que tu te réveilles et que tu te mets un peu en danger c'est quand tu dois te confronter à d'autres. Il faut oser dire qui on est, sortir de soi-même, et plus tu travailles avec des gens proches, plus ça t'oblige à faire ça.

Phil : L'autogestion amène un devoir de s'exprimer. Il y a quelque chose de plus organique que dans la hiérarchie. C'est cette horizontalité qui fait que tout le monde est décisionnaire et exécutant : on va être amené à exprimer plusieurs dimensions de nous même.

Toujours sur la question des personnalités, des caractères, des tempéraments : y-a-t-il de la place pour tout le monde dans un fonctionnement autogestionnaire ?

Phil : Lorsque j'ai testé l'autogestion pour la première fois, il y avait une personne qui n'y arrivait pas, qui se faisait déborder par son boulot, parce qu'avant elle arrivait à trouver des appuis dans la hiérarchie, et ça fonctionnait bien pour elle comme ça. L'autogestion ne peut pas être subie.

Justement, en l'absence de hiérarchie comment gère-t-on les désaccords ?

Vio : Au BDL la structuration est là pour qu'il y ait différents espaces de discussions, pour renvoyer la question, dans une temporalité différente, ou avec d'autres gens. On fait parfois appel à nos pairs, dans d'autres associations, et parfois on accepte d'être déçus.

Y-a-t-il eu des événements marquants qui vous ont fait dire que vous aviez avancé dans l'autogestion ?

Phil : Oui, lors des débats sur la définition de notre organigramme. Il n'est toujours pas figé mais à un moment il a dessiné notre organisation : des activités liées à des commissions qui ont leur propre fonctionnement, leur propre budget, en autonomie. La confiance et le partage du pouvoir se sont instaurés.

L'autogestion a-t-elle un impact sur la productivité lorsqu'on prend des temps collectifs, de réunion ?

Phil : Sans être la panacée, l'autogestion c'est un moyen pour que la démocratie puisse passer les portes de l'entreprise. La possibilité pour chacun d'exprimer sa voix et ses contradictions dans un espace où on l'écoute. Il faudrait vraiment faire une étude précise, mais si cette perte de productivité est de l'ordre de 5% ce serait « peanuts » par rapport au gain d'émancipation et de considération des individus, mais surtout de considération d'un individu dans un collectif, pas l'individu seul.

Vio : Pour moi c'est le sujet tabou de l'autogestion, le contrôle et l'efficacité au travail. On voit bien que quand on fait nos budgets ensemble, ceux qui sont responsables d'une activité qui ne ramène pas d'argent, mais qui est essentielle, souvent c'est plus difficile à vivre que quand ton activité rapporte au pot commun. C'est bien un rapport à la productivité qui se joue là.

Phil : C'est vrai que ces questions de productivité sont mises en débat. À l'heure actuelle c'est plus valorisant financièrement de faire du conseil que de faire pousser des légumes.

Vio : Tous les chantiers qu'on fait pour l'entretien et la beauté du site, ce n'est pas productif. L'accueil, la convivialité, répondre à des questions non plus et pourtant tu fabriques bien quelque chose, pour la société.

Phil : Le BDL a des activités commerciales amenant une autonomie financière. Cela permet de faire des choses qui prennent plus de temps et pour lesquelles on ne gagne pas d'argent. L'autogestion, c'est discuter, faire culture commune, sur l'aspect politique, l'aspect accueil, beau, poétique, et ces aspects-là ne sont pas monnayables.

Tu disais tout à l'heure que c'est à chacun de gérer son budget, est-ce que ça fait partie des marqueurs concrets de l'autogestion ? Que chacun soit en capacité d'avoir une vision globale sur ce qu'il fait ?

Vio : Pour moi l'autogestion, ce n'est pas que le partage du temps de direction. On est un centre agroécologique où l'on travaille sur les cycles, on gère le caca humain, de poule et de cheval, les déchets de la cuisine. On partage aussi les activités moins funky.

Donc, chaque activité est conduite par sa commission, et je sais que ça n'a pas toujours été le cas, comment c'est venu ? Et pourquoi ?

Phil : Il y a le boulot inhérent à chaque commission, organisé selon l'activité, mais il y a aussi des temps où on se réunit tous. Une demie-journée de réunion d'équipe par quinzaine, une journée de coordination chaque mois pour vérifier le respect des échéances, ça c'est l'aspect

technique. Et puis il y a l'aspect politique : les CA, qui se réunissent environ deux ou trois fois par an. À la fin de l'année, un séminaire de 3 jours ou plus pour repasser ensemble ce qu'on a fait pendant l'année, et définir les projections pour l'année d'après, voir plus tard. Des temps de régulation, et de suivi d'équipe, qui permettent de traiter des problèmes que rencontrent les personnes. Le suivi d'équipe ici, c'est avec quelqu'un qui bosse avec toi, dans la commission et une autre personne extérieure à la commission, ça tourne. C'est pour aider chacun à formuler les difficultés, les objectifs éventuels qu'il voudrait se fixer, les solutions qu'il pourrait trouver, les questions d'organisation du temps de travail. Ici l'autogestion, c'est de savoir ce dont a besoin l'individu et en même temps la structure BDL pour que le projet avance. Chacun doit faire cet exercice : exprimer les deux facettes d'une même réalité, d'être en capacité d'analyser ça, des positionnements et des désirs différents.

On n'est pas parfois plus dur avec soi-même que ne le serait la hiérarchie ?

Phil : S'il y a un énorme risque en autogestion, c'est bien celui-là. C'est l'auto-exploitation et l'auto-aliénation.

Vio : Il y a un sujet dont on débat souvent, c'est l'injonction à l'autogestion : pour venir travailler au BDL, c'est évident qu'il faut se plier à ça.

Phil : Et l'autogestion ne règle pas tout. Elle ne règle pas les inégalités sociales, les problèmes de patrimoines culturels, sociaux et économiques. Mais l'autogestion peut avoir un effet régulateur sur ça et sur la personnalité : une grande gueule va forcément être remise à sa place à un moment donné.

À la fin de l'interview de Vio et Phil au battement d'ailes, sont venus sur la table des réflexions, idées, remises en question propres, je pense, à la pratique autogestionnaire vécue depuis quelques années déjà sur la colline...

Vio : On parle aussi beaucoup de l'injonction à l'autogestion, du fait que, pour intégrer l'équipe et notre fonctionnement, il est nécessaire d'avoir certains prérequis, qui dénotent avec ce qu'on attend de toi lorsque tu intègres un emploi plus conventionnel. Pour autant, on est conscient que le battement d'ailes émerveille tout un tas de personnes qui n'ont pas forcément envie de s'inscrire dans un fonctionnement collectif, où on s'attèle à prendre en charge nos déchets par exemple... En ce moment, on discute du fait d'employer une femme de ménage : je suis plutôt contre, je pense que je me sentirais coupable de la voir nettoyer notre dawa. Par contre, l'argument qu'elle serait certainement contente d'avoir quelques heures chez nous et que c'est aussi un moyen de rencontrer, de parler de ce qu'on fait en dehors de notre environnement habituel, ça peut me faire entendre des choses...

Phil : Selon moi, le principal risque de l'autogestion n'est pas qu'on devienne tous glandus mais plutôt l'auto-exploitation et l'auto-aliénation. On est là les uns pour les autres, en tant que collègue ou ami bienveillant, mais ce n'est pas toujours évident d'être lucide. Par exemple la légitimité d'un chef peut être utile pour partir en vacances alors que, la tête dans le guidon et pris dans une charge de travail qui t'engage vis à vis des autres, c'est parfois plus difficile. Je ne défends pas à tout crin une autogestion pure ou dogmatique, ça se construit en fonction des gens. Au Battement d'aile on a réussi à instaurer une égalité salariale, mais on voudrait aller plus loin, on voudrait une équité salariale, et là on avance sur un terrain glissant, on voudrait que le salaire ne soit plus en fonction de la productivité, des diplômes ou de la compétence, ou pas que, mais que ce soit aussi lié aux besoins de chacun, et à plein d'autres critères, comme la vie de famille par exemple : on arrive à des critères qui atteignent la limite entre la vie privée et le collectif...

L'AUTOGESTION en partage - témoignage

« *L'autogestion, ça ne s'apprend pas, ça se vit !* » m'a dit un jour une amie lors d'une de ces conversations du bout de la nuit. Sauf que réussir à sortir du cadre de travail formaté, modèle dominant de la société, et de trouver ailleurs son propre terrain d'expérimentation, ce n'est pas donné à tout le monde. Il n'est pas facile pour tous de déconstruire les dogmes parfois solidement ancrés en nous, même si nous en sommes conscients et voulons les changer. Il ne suffit pas de dire « *allez tous vous faire...* », mais plutôt de chercher comment défaire et refaire ? Et surtout : avec qui et comment ?



Les lieux collectifs et d'expérimentations sociales autogérés semblent de plus en plus nombreux en France. À moins que ce soit cette ère du tout numérique qui les rend plus visibles ? Mais l'idée même de l'autogestion n'est pas forcément innée pour celui ou celle qui cherche à remettre en cause ou à échapper à sa condition de travailleur soumis au diktat de la norme entrepreneuriale et qui n'a jamais été forcément sensibilisé à la question auparavant. Si on tape sur nos claviers « vivre autrement », « travailler sans patron », on risque plus facilement de tomber sur des annonces de travail à domicile ou encore sur le dernier salon de l'écologie et du bien-être du coin. Certains oseront aller plus loin et trouveront leur bonheur dans leur quête d'un nouvel horizon où le travail serait moins vertical, grâce au bouche-à-oreille, aux lectures ou à un heureux hasard des algorithmes. Pour moi, c'est Facebook le réseau anti-social mais surtout cette amie géniale qui m'a fait connaître le réseau REPAS¹ et la formation du compagnonnage. Découvrir l'autogestion en la vivant avec d'autres personnes, novices et érudits, avec des outils pédagogiques, d'échange de savoir-faire, de savoir-être

ensemble, l'occasion était trop belle pour la rater. Même s'il a fallu bien de l'énergie et des dédales administratifs pour obtenir des financements pour payer les interprètes en langue des signes française.

Car je suis sourde, je fais partie de cette communauté invisible pour qui il n'est pas toujours facile de prendre part aux nombreuses propositions alternatives qui émergent dans cette recherche commune d'une autre forme d'organisation sociale.

En réalité, nous vivons aussi l'autogestion, à notre manière, au travers des nombreux engagements associatifs souvent axés sur l'émancipation d'une meilleure accessibilité, que ce soit à l'école, au niveau de la santé ou des médias, mais, malgré nous, parfois trop intrinsèques à notre condition.

Grâce à la formation du réseau *Repas*, après six mois, six lieux collectifs explorés, des milliers d'heures travaillées, partagées et bien sûr autogérées à cinq, sept, quinze ou à quarante personnes, j'ai pu reprendre la route avec un gros trousseau de clés et l'envie de le partager avec ceux qui, comme moi, s'intéressent à l'autogestion. Et je n'étais

pas la seule. Le *Battement d'ailes* m'a ouvert la première porte. En août 2016, avec une partie de l'équipe ainsi que d'anciens compagnons, nous avons organisé un séjour de « *Découverte de la vie coopérative et de l'autogestion* ». D'emblée, la tâche n'était guère facile. Sur une durée aussi courte (une semaine), comment vulgariser l'autogestion sans en faire des réductions trop évasives ? Comment proposer un cadre d'expérimentation tout en laissant place à l'autogestion avec un groupe de personnes qui ne se connaissent pas et ont des expériences très diverses ? Et ce, dans une langue différente ? Trois interprètes en langue des signes ont pris part à l'aventure en tant que bénévoles, ainsi que treize participants. Différents temps ont été proposés : les premiers jours ont été consacrés à la découverte du lieu, son histoire, mais aussi la découverte du groupe, des envies, des projections de chacun, pour ensuite laisser le groupe construire lui-même la fin du séjour. Et ensuite ? On remet ça l'été prochain !

1 - Réseau d'Echanges et de Pratiques Alternatives et Solidaires. Il propose un compagnonnage qui est une sorte de « tour de France » dans les entreprises du réseau REPAS, destiné non à apprendre un métier mais à transmettre des valeurs au cours du projet coopératif.

ARCHÉOLOGIE ou « auto-disgression et culpabilité »

Télégramme intercepté par la Commission de Rééducation à l'Autogestion Déculpabilisée (CRAD)¹

Culpabilité trop forte... stop... je suis resté seul... stop... moins de travail, plus de partage... stop... regard de l'autre... stop... c'était bien l'autogestion : pas de patron déconnant... stop... personne pour te dire fais-ça... stop... personne... stop... personne contre qui râler des horaires débiles... stop... des ordres débiles... stop... alors qui s'en chargeait ?... stop... nous-mêmes... stop... égales paroles, égales écoutes... stop... sur qui taper ? Qui accuser ? Où est le pouvoir sur qui jeter nos cocktails Molotov ?... stop... nous étions le pouvoir... stop... nous étions l'inquisiteur aussi... stop... moins de travail plus de partage mon cul, j'ai jamais autant bossé pour aussi peu... stop... oui mais plaisir... stop... auto-enfilade... stop... culpabilité grandissante... stop... des années de guerre contre l'esclavagisme capitaliste... stop... nous sommes l'esclave et le fouet dorénavant... stop... production d'idées... stop... théorisation quasi-mystique... stop... réalisme parfois effrayant... stop... l'autre disait : « travailler plus pour gagner plus »... stop... manifs, tempêtes, ralages, choquages, braquages il va pas bien lui pour qui il nous prend avec son travailler plus pour

certainement pas gagner plus c'est de l'enfumage oh làlà l'autre là... stop... nous on a créé le « travailler carrément vachement plus pour gagner franchement moins »... stop... et avec le sourire obligatoire... stop... je suis coupable... stop... de fainéantise... stop... autogestion pas auto-inquisition... stop... trop tard... stop... planqué dans un recoin d'anciennes cuves à excréments... stop... personne cherche... stop... le monde en autogestion... tous « collaborateurs »... stop... les patrons sont morts vive les patrons !

1 - CRAD : création dans les années 2 100 suite à la recrudescence d'auto-culpabilité constatée dans les associations militantes ou auto-proclamées comme telles !



Pour aller plus loin

- Le Battement d'ailes

www.lebattementdailes.org - 05 55 26 49 98 - info@lebattementdailes.org

- Les structures du réseau REPAS

Réseau d'Échanges et de Pratiques Alternatives et Solidaires, REPAS est un réseau d'entreprises en France qui se reconnaissent dans le champ de l'économie alternative et solidaire. Elles expérimentent de nouveaux rapports au travail, des comportements financiers plus éthiques et plus humains, de nouvelles relations producteurs - consommateurs et des présences engagées sur nos territoires.

www.researepas.free.fr

- Les éditions REPAS

Les éditions REPAS publient des livres, témoignages d'expériences alternatives et solidaires qui montrent qu'il y a toujours place ici et maintenant, comme hier et ailleurs, pour des réalisations qui inscrivent leur sens dans le concret de pratiques libres et solidaires - <http://editionsrepas.free.fr>

- *Scions... travaillait autrement ? Ambiance Bois, l'aventure d'un collectif autogéré*, Michel Lulek, 2003, réédition 2009, éditions REPAS, collection Pratiques utopiques, Préface de Serge Latouche, ISBN : 2-9520180-7-3, 174 pages, 15 €

- *L'autogestion en pratique*, Collectif, édition de L'Albache, mai 2013, 116 pages, 8 €, ISBN : 979-10-91013-01-7 : des boulangers de Montreuil (*La Conquête du pain*), des métallos de Buenos Aires, des élèves et des professeurs d'un lycée parisien ou des menuisiers en Limousin (*Ambiance bois*) témoignent sur leur expérience de l'autogestion.

- *De l'autogestion, théorie et pratiques*, ouvrage collectif, éditions CNT-RP, Paris, 2013, 346 pages, 15 €, ISBN 978-2-9157-3132-3. Il s'agit d'éclairer une notion essentielle de la lutte des classes : le besoin viscéral de la classe exploitée de prendre ses affaires en main, tant dans l'entreprise que dans la société - <http://bit.ly/2IKWSeI>